

## JUIN

—

### I

Un jour je vis le sang couler de toutes parts;  
Un immense massacre était dans l'ombre épars;  
Et l'on tuait. Pourquoi? Pour tuer. O misère!  
Voyant cela, je crus qu'il était nécessaire  
Que quelqu'un élevât la voix, et je parlai.  
Je dis que Montrevel et Bâville et Harlay  
N'étaient point de ce siècle, et qu'en des jours de trouble  
Par la noirceur de tous l'obscurité redouble;  
J'affirmai qu'il est bon d'examiner un peu  
Avant de dire En joue et de commander Feu!

Car épargner les fous, même les téméraires,  
 A ceux qu'on a vaincus montrer qu'on est leurs frères,  
 Est juste et sage ; il faut s'entendre, il faut s'unir ;  
 Je rappelai qu'un Dieu nous voit, que l'avenir,  
 Sombre lorsqu'on se hait, s'éclaire quand on s'aime,  
 Et que le malheur croît pour celui qui le sème ;  
 Je déclarai qu'on peut tout calmer par degrés ;  
 Que des assassinats ne sont point réparés

Par . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Et, pensif, je me mis en travers du carnage.  
 Triste, n'approuvant point la grandeur du linceul,  
 Estimant que la peine est au coupable seul,  
 Pensant qu'il ne faut point, hélas ! jeter le crime  
 De quelques-uns sur tous, et punir par l'abîme  
 Paris, un peuple, un monde, au hasard châtié,  
 Je dis : faites justice, oui, mais ayez pitié !  
 Alors je fus l'objet de la haine publique.  
 L'église m'a lancé l'anathème biblique,  
 Les rois l'expulsion, les passants des cailloux ;  
 Quiconque a de la boue en a jeté ; les loups,  
 Les chiens, ont aboyé derrière moi ; la foule  
 M'a hué presque autant qu'un tyran qui s'écroule ;  
 On m'a montré le poing dans la rue ; et j'ai dû  
 Voir plus d'un vieil ami m'éviter éperdu.

Les tueurs souriants et les viveurs féroces,  
 Ceux qui d'un tombereau font suivre leurs carrosses,  
 Les danseurs d'autrefois, égorgeurs d'à présent,  
 Ceux qui boivent du vin de Champagne et du sang,  
 Ceux qui sont élégants tout en étant farouches,  
 Les Haynau, les Tavanne, ayant d'étranges mouches,  
 Noires, que le charnier connaît, sur leur bâton,  
 Les improvisateurs des feux de peloton,  
 Le juge Lynch, le roi Bomba, Mingrat le prêtre,  
 M'ont crié : Meurtrier ! et Judas m'a dit : Traître !

## II

Quoi! rester fraternel, c'est être chimérique!  
Rêver l'Europe libre autant que l'Amérique,  
Réclamer l'équité, l'examen, la raison,  
C'est faire du nuage et du vent sa maison!  
Voir un triomphe vaste et dur, ne pas s'y joindre,  
Empêcher qu'il soit pire et tâcher qu'il soit moindre,  
Quoi! ne point accabler les malheureux, offrir  
L'homme à l'homme, et l'asile à ceux qui vont mourir,  
Ne pas prendre le faible et l'aveugle pour cible,  
Pardonner, c'est vouloir habiter l'impossible!  
Dire qu'on doit la loi juste, le droit commun  
Même aux brigands, même aux bandits, c'est en être un!  
N'importe! il faut lutter. L'heure sombre est venue.  
Quant à ton âge, eh bien, sois vieux, et continue,  
Vétéran. Tu seras renié de nouveau.  
Les plus cléments auront pitié de ton cerveau.  
Tu seras le maudit qu'on raille ou qu'on foudroie,  
Tu seras insulté, hué, traqué, la proie  
Des calomniateurs au crime toujours prêts,  
Tu seras lapidé, proscrit. Eh bien, après?

## III

Par une sérénade on fête ma clémence.  
A mort! est le refrain de la douce romance.  
Les journaux prêtres font un vacarme effrayant.  
— Cet homme ose défendre un ennemi fuyant!  
Quelle audace! il nous croit honnêtes! il nous brave! —  
Les maîtres ont la rage et les valets la bave.  
Meute de sacristains, meute de hobereaux.  
L'encensoir furieux me casse mes carreaux;  
De tous les goupillons, de toutes les prières,  
L'eau bénite sur moi tombe en grêle de pierres;  
On m'exorcise tant qu'on m'assassine un peu.  
Bref je suis expulsé par la grâce de Dieu.  
— Va-t'en! — tous les pavés pleuvent, et tous les styles.  
Je suis presque ébloui de tant de projectiles.  
Au-dessus de mon nom on sonne le tocsin.  
— Brigand! incendiaire! assassin! assassin! —  
Et nous restons, après cette bataille insigne,  
Eux, blancs comme un corbeau, moi, noir comme le cygne.

IV

Je n'ai pas de palais épiscopal en ville,  
 Je n'ai pas de prébende et de liste civile,  
 Nul temple n'offre un trône à mon humilité,  
 Nul suisse en colonel ne brille à mon côté,  
 Je ne me montre pas aux gros yeux des ganaches  
 Sous un dais, à ses coins ayant quatre panaches ;  
 La France, même au fond de l'abîme, est pour moi  
 Le grand peuple en travail d'où sort la grande loi ;  
 Je hais qu'on la bâillonne ou qu'on la fleurde-lyse ;  
 Je ne demande pas aux passants dans l'église  
 Tant pour voir le bon Dieu s'il est peint par Van-Dyck ;  
 Je n'ai ni marguillier, ni bedeau, ni syndic,  
 Ni custode, ni clerc, ni diacre, ni vicaire ;  
 Je ne garde aucun saint dans aucun reliquaire ;  
 Je n'ai pas de miracle en bouteille sous clé ;  
 Mon vêtement n'est pas de diamants bouclé ;  
 Je ne suis pas payé quand je fais ma prière ;  
 Je suis fort mal en cour ; aucune douairière

Ne m'admire quêtant des sous dans un plat rond,  
 La chape d'or au cou, la mitre d'or au front ;  
 Je ne fais point baiser ma main aux bonnes femmes ;  
 Je vénère le ciel, mais sans le vendre aux âmes ;  
 On ne m'appelle pas monseigneur ; je me plais  
 Dans les champs, et mes bas ne sont pas violets ;  
 Les fautes que je fais sont des fautes sincères ;  
 L'hypocrisie et moi sommes deux adversaires ;  
 Je crois ce que je dis, je fais ce que je crois ;  
 Je mets près de Socrate aux fers Jésus en croix ;  
 Lorsqu'un homme est traqué comme une bête fauve,  
 Fût-il mon ennemi, si je peux, je le sauve ;  
 Je méprise Bazile et dédaigne Scapin ;  
 Je donne à l'enfant pauvre un morceau de mon pain ;  
 J'ai lutté pour le vrai, pour le bon, pour l'honnête,  
 Et j'ai subi vingt ans l'exil dans la tempête ;  
 Je recommencerais demain, si Dieu le veut ;  
 Ma conscience dit : — Marche ! — rien ne m'émeut,  
 J'obéis, et je vais, malgré les vents contraires,  
 Et je fais mon devoir ; et c'est pourquoi, mes frères,  
 Au dire du journal de l'évêque de Gand,  
 Si je n'étais un fou, je serais un brigand.

## V

## EN QUITTANT BRUXELLES

Ah ! ce n'est pas aisé, suivre la voie étroite,  
 Donner tort à la foule et rester l'âme droite,  
 Protéger l'éternelle équité qu'on meurtrit.  
 Quand le proscrit l'essaie, on redonne au proscrit  
 Toute la quantité d'exil dont on dispose.

Pourtant n'exile point qui veut. C'est une chose  
 Inexprimable, affreuse et sainte que l'exil.  
 Chercher son toit dans l'ombre et dire : Où donc est-il ?  
 Songer, vieux, dans les deuils et les mélancolies,  
 Aux fleurs qu'avec des mains d'enfant on a cueillies,  
 A tel noir coin de rue autrefois plein d'attrait  
 A cause d'un regard furtif qu'on rencontrait ;  
 Se rappeler les temps, les anciennes aurores,  
 Et dans les champs plus verts les oiseaux plus sonores ;  
 Ne plus trouver au ciel la couleur qu'il avait ;  
 Penser aux morts ; hélas ! ne plus voir leur chevet,

Hélas ! ne pouvoir plus leur parler dans la tombe ;  
 C'est là l'exil.

L'exil, c'est la goutte qui tombe,  
 Et perce lentement et lâchement punit  
 Un cœur que le devoir avait fait de granit ;  
 C'est la peine infligée à l'innocent, au juste,  
 Et dont ce condamné, sous Tarquin, sous Auguste,  
 Sous Bonaparte, rois et césars teints de sang,  
 Meurt, parce qu'il est juste et qu'il est innocent.  
 Un exil, c'est un lieu d'ombre et de nostalgie ;  
 On ne sait quelle brume en silence élargie,  
 Que tout, un chant qui passe, un bois sombre, un récif,  
 Un souffle, un bruit, fait croître autour d'un front pensif.  
 Oh ! la patrie existe ! Elle seule est terrible.  
 Elle seule nous tient par un fil invisible ;  
 Elle seule apparaît charmante à qui la perd ;  
 Elle seule en fuyant fait le monde désert ;  
 Elle seule à ses champs, hélas ! restés les nôtres,  
 A ses arbres qui n'ont point la forme des autres,  
 A sa rive, à son ciel, ramène tous nos pas.  
 L'étranger peut bannir, mais il n'exile pas.

VI

A MADAME PAUL MEURICE

Ce que j'ai fait est bien. J'en suis puni. C'est juste.  
Vous qui, dans l'affreux siège et dans l'épreuve auguste,  
Fûtes vaillante, calme et charmante, bravant  
Cette guerre hideuse et ce noir coup de vent,  
Belle âme que le ciel fit sœur d'une âme haute,  
Femme du penseur fier et doux, dont j'étais l'hôte,  
Vous qui saviez donner appui, porter secours,  
Aider, lutter, souffrir, et sourire toujours,  
Vous voyez ce qui m'est arrivé. Peu de chose.  
Vous m'avez vu rentrer dans une apothéose,  
Vous me voyez chassé par l'exécration.  
En moins d'un an. C'est court. Rome, Athènes et Sion  
Faisaient ainsi. Paris a les mêmes droits qu'elles.  
D'autres villes peut-être ont moins de nerfs. Lesquelles?  
Il n'en est pas. Prenons le destin comme il est.  
Épargner Montaigu, c'est blesser Capulet.  
Or Capulet étant le plus fort, en abuse.  
Je suis un malfaiteur et je suis une buse.

Soit. On m'insulte, moi qu'hier on acclamait.  
C'est pour me jeter bas qu'on m'a mis au sommet.  
Ce genre de triomphe, est-ce pas? vaut bien l'autre.  
J'en atteste, madame, un cœur comme le vôtre,  
Et vous tous, dont l'esprit n'est jamais obscurci,  
Vieux proscrits, n'est-ce pas que je vous plais ainsi?  
J'ai défendu le peuple et combattu le prêtre.  
N'est-ce pas que l'abîme est beau, qu'il est bon d'être  
Maudit avec Barbès, avec Garibaldi,  
Et que vous m'aimez mieux lapidé qu'applaudi?

## VII

Je n'ai point de colère et cela vous étonne.  
Votre tonnerre tousse et vous croyez qu'il tonne;  
Grondants, vous essoufflez sur moi votre aquilon;  
Votre petit éclair me pique le talon;  
Je n'ai pas l'air de voir la peine qu'il se donne;  
Vous sentez quelque chose en moi qui vous pardonne,  
Cela vous froisse. Au fait, on est trop châtié  
De vouloir faire mal et de faire pitié.  
Quoi! s'unir contre un homme, en tenter l'escalade,  
Et n'avoir même pas l'honneur d'une ruade!  
Ne pas recevoir même un soufflet! c'est blessant.  
Le proscrit parfois tombe et jamais ne descend;  
Il laisse autour de lui grincer la haine infâme;  
Ce n'est par pour cela qu'il dérange son âme.  
Donc soyez furieux. Serai-je irrité? Non.  
Je doute que j'en vienne à savoir votre nom.  
Les vieux bannis pensifs sont une race inculte;  
Avant de nous fâcher parce qu'on nous insulte,  
C'est notre usage à nous qui sommes exigeants  
De regarder un peu la stature des gens.

## VIII

### A QUI LA FAUTE ?

Tu viens d'incendier la Bibliothèque?

— Oui.

J'ai mis le feu là.

— Mais c'est un crime inouï!

Crime commis par toi contre toi-même, infâme!  
Mais tu viens de tuer le rayon de ton âme!  
C'est ton propre flambeau que tu viens de souffler!  
Ce que ta rage impie et folle ose brûler,  
C'est ton bien, ton trésor, ta dot, ton héritage!  
Le livre, hostile au maître, est à ton avantage.  
Le livre a toujours pris fait et cause pour toi.  
Une bibliothèque est un acte de foi  
Des générations ténébreuses encore  
Qui rendent dans la nuit témoignage à l'aurore.  
Quoi! dans ce vénérable amas des vérités,  
Dans ces chefs-d'œuvre pleins de foudre et de clartés,

Dans ce tombeau des temps devenu répertoire,  
 Dans les siècles, dans l'homme antique, dans l'histoire  
 Dans le passé, leçon qu'épelle l'avenir,  
 Dans ce qui commença pour ne jamais finir,  
 Dans les poètes ! quoi, dans ce gouffre des bibles,  
 Dans le divin monceau des Eschyles terribles,  
 Des Homères, des Jobs, debout sur l'horizon,  
 Dans Molière, Voltaire et Kant, dans la raison,  
 Tu jettes, misérable, une torche enflammée !  
 De tout l'esprit humain tu fais de la fumée !  
 As-tu donc oublié que ton libérateur,  
 C'est le livre ? le livre est là sur la hauteur ;  
 Il luit ; parce qu'il brille et qu'il les illumine,  
 Il détruit l'échafaud, la guerre, la famine ;  
 Il parle ; plus d'esclave et plus de paria.  
 Ouvre un livre, Platon, Milton, Beccaria ;  
 Lis ces prophètes, Dante, ou Shakspeare, ou Corneille ;  
 L'âme immense qu'ils ont en eux, en toi s'éveille ;  
 Ébloui, tu te sens le même homme qu'eux tous ;  
 Tu deviens en lisant grave, pensif et doux ;  
 Tu sens dans ton esprit tous ces grands hommes croître ;  
 Ils t'enseignent ainsi que l'aube éclaire un cloître ;  
 A mesure qu'il plonge en ton cœur plus avant,  
 Leur chaud rayon t'apaise et te fait plus vivant ;  
 Ton âme interrogée est prête à leur répondre ;  
 Tu te reconnais bon, puis meilleur ; tu sens fondre,  
 Comme la neige au feu, ton orgueil, tes fureurs,  
 Le mal, les préjugés, les rois, les empereurs !

Car la science en l'homme arrive la première.  
 Puis vient la liberté. Toute cette lumière,  
 C'est à toi, comprends donc, et c'est toi qui l'éteins !  
 Les buts rêvés par toi sont par le livre atteints.  
 Le livre en ta pensée entre, il défait en elle  
 Les liens que l'erreur à la vérité mêle,  
 Car toute conscience est un nœud gordien.  
 Il est ton médecin, ton guide, ton gardien.  
 Ta haine, il la guérit ; ta démence, il te l'ôte.  
 Voilà ce que tu perds, hélas, et par ta faute !  
 Le livre est ta richesse à toi ! c'est le savoir,  
 Le droit, la vérité, la vertu, le devoir,  
 Le progrès, la raison dissipant tout délire.  
 Et tu détruis cela, toi !

— Je ne sais pas lire.



## IX

La prisonnière passe, elle est blessée. Elle a  
 On ne sait quel aveu sur le front. La voilà!  
 On l'insulte! Elle a l'air des bêtes à la chaîne.  
 On la voit à travers un nuage de haine.  
 Qu'a-t-elle fait? Cherchez dans l'ombre et dans les cris.  
 Cherchez dans la fumée affreuse de Paris.  
 Personne ne le sait. Le sait-elle elle-même?  
 Ce qui pour l'homme est crime est pour l'esprit problème.  
 La faim, quelque conseil ténébreux, un bandit  
 Si monstrueux qu'on l'aime et qu'on fait ce qu'il dit,  
 C'est assez pour qu'un être obscur se dénature.  
 Ce noir plan incliné qu'on nomme l'aventure,  
 La pente des instincts fauves, le fatal vent  
 Du malheur en courroux profond se dépravant,  
 Cette sombre forêt que la guerre civile  
 Toujours révèle au fond de toute grande ville,  
 Dire : D'autres ont tout, et moi qu'est-ce que j'ai?  
 Songer, être en haillons, et n'avoir pas mangé,

Tout le mal sort de là. Pas de pain sur la table;  
 Il ne faut rien de plus pour être épouvantable.  
 Elle passe au milieu des foules sans pitié.  
 Quand on a triomphé, quand on a châtié,  
 Qu'a-t-on devant les yeux? la victoire aveuglante.  
 Tout Versaille est en fête. Elle se tait sanglante.  
 Le passant rit, l'essaim des enfants la poursuit  
 De tous les cris que peut jeter l'aube à la nuit.  
 L'amer silence écume aux deux coins de sa bouche  
 Rien ne fait tressaillir sa surdité farouche;  
 Elle a l'air de trouver le soleil ennuyeux;  
 Une sorte d'effroi féroce est dans ses yeux.  
 Des femmes cependant, hors des vertes allées,  
 Douces têtes, des fleurs du printemps étoilées,  
 Charmantes, laissant pendre au bras de quelque amant  
 Leur main exquise et blanche où brille un diamant,  
 Accourent. Oh! l'infâme! on la tient! quelle joie!  
 Et du manche sculpté d'une ombrelle de soie,  
 Frais et rians bourreaux du noir monstre inclément,  
 Elles fouillent sa plaie avec rage et gaïment.  
 Je plains la misérable; elles, je les réproûve.  
 Les chiennes font horreur venant mordre la louve.

X

Une femme m'a dit ceci : — J'ai pris la fuite.  
Ma fille que j'avais au sein, toute petite,  
Criait, et j'avais peur qu'on n'entendit sa voix.  
Figurez-vous, c'était un enfant de deux mois;  
Elle n'avait pas plus de force qu'une mouche.  
Mes baisers essayaient de lui fermer la bouche,  
Elle criait toujours; hélas, elle râlait.  
Elle voulait téter, je n'avais plus de lait.  
Toute une nuit s'était de la sorte écoulée.  
Je me cachais derrière une porte d'allée,  
Je pleurais, je voyais les chassepots briller.  
On cherchait mon mari qu'on voulait fusiller.  
Tout à coup, le matin, sous cette horrible porte,  
L'enfant ne cria plus. Monsieur, elle était morte.  
Je la touchai; monsieur, elle était froide. Alors,  
Cela m'était égal qu'on me tuât; dehors,  
Au hasard, j'emportai ma fille, j'étais folle,  
J'ai couru, des passants m'adressaient la parole,

Mais je me suis enfuie, et, je ne sais plus où,  
J'ai creusé de mes mains dans la campagne un trou,  
Au pied d'un arbre, au coin d'un enclos solitaire;  
Et j'ai couché mon ange endormi dans la terre;  
L'enfant qu'on allaita, c'est dur de l'enterrer.

Et le père était là qui se mit à pleurer.

XI

Sur une barricade, au milieu des pavés  
 Souillés d'un sang coupable et d'un sang pur lavés,  
 Un enfant de douze ans est pris avec des hommes,  
 — Es-tu de ceux-là, toi? — L'enfant dit : Nous en sommes.  
 — C'est bon, dit l'officier, on va te fusiller.  
 Attends ton tour. — L'enfant voit des éclairs briller,  
 Et tous ses compagnons tomber sous la muraille.  
 Il dit à l'officier : Permettez-vous que j'aie  
 Rapporter cette montre à ma mère chez nous?  
 — Tu veux t'enfuir? — Je vais revenir. — Ces voyous  
 Ont peur! où loges-tu? — Là, près de là fontaine.  
 Et je vais revenir, monsieur le capitaine.  
 — Va-t'en, drôle! — L'enfant s'en va. — Piège grossier!  
 Et les soldats riaient avec leur officier,  
 Et les mourants mêlaient à ce rire leur râle;  
 Mais le rire cessa, car soudain l'enfant pâle  
 Brusquement reparu, fier comme Viala,  
 Vint s'adosser au mur et leur dit : Me voilà.

La mort stupide eut honte et l'officier fit grâce.

Enfant, je ne sais point, dans l'ouragan qui passe  
 Et confond tout, le bien, le mal, héros, bandits,

Ce qui dans ce combat te poussait, mais je dis  
 Que ton âme ignorante est une âme sublime.  
 Bon et brave, tu fais, dans le fond de l'abîme,  
 Deux pas, l'un vers ta mère et l'autre vers la mort;  
 L'enfant a la candeur et l'homme a le remord,  
 Et tu ne réponds point de ce qu'on te fit faire;  
 Mais l'enfant est superbe et vaillant qui préfère  
 A la fuite, à la vie, à l'aube, aux jeux permis,  
 Au printemps, le mur sombre où sont morts ses amis.  
 La gloire au front te baise, ô toi si jeune encore!  
 Doux ami, dans la Grèce antique, Stésichore  
 T'eût chargé de défendre une porte d'Argos;  
 Cinégyre t'eût dit : Nous sommes deux égaux!  
 Et tu serais admis au rang des purs éphèbes  
 Par Tyrtée à Messène et par Eschyle à Thèbes.  
 On graverait ton nom sur des disques d'airain;  
 Et tu serais de ceux qui, sous le ciel serein,  
 S'ils passent près du puits ombragé par le saule,  
 Font que la jeune fille ayant sur son épaule  
 L'urne où s'abreuveront les buffles haletants,  
 Pensive, se retourne et regarde longtemps.